

Nécrologie.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. ERNEST BADIN,
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE DE L'YONNE.

MESSIEURS,

Vous avez voulu qu'un souvenir fût donné à un de nos collègues, M. Ernest Badin, que la mort vient, malheureusement, de nous enlever le 28 août dernier. Il était digne de cet honneur et par sa valeur personnelle et par son caractère. Et s'il n'a pu, dans le peu de temps qu'il a été avec nous, concourir beaucoup à nos travaux, il a, du moins, montré comment il savait apprécier leur utilité. Je vais essayer l'accomplir la tâche que vous m'avez imposée.

M. Badin, né à Auxerre en 1813, devint orphelin de bonne heure. A l'âge de 13 ans il restait seul au monde, n'ayant que son frère aîné pour appui. Le dévouement de ce dernier ne lui manqua pas. M. Badin, élevé dans le pensionnat de M. Bazot, notre collègue, quoique doué d'une grande facilité, ne fit pas cependant de brillantes études; une légèreté d'enfant lui fit négliger le travail. Ayant quitté cette maison, en 1830, il se rendit à Paris où il répara, par des efforts opiniâtres, le temps qu'il avait perdu.

C'était l'époque des grandes luttes dramatiques. L'école romantique lançait dans le monde ses hardies nouveautés. Ernest Badin, emporté par la fougue de la jeunesse, se jeta dans la carrière littéraire. Il composa un drame sur la Saint-Barthélemy qui fut reçu à correction au théâtre des Nouveautés. Les délais qu'il eut à subir épuisèrent sa patience, et ce fut peut-être un bonheur pour lui. Son frère put réussir à le détourner de cette voie où s'épuisèrent alors tant d'intelligences.

On venait, à cette époque, de créer à Versailles une école normale. Sur les conseils de ses amis il s'y présenta au concours, y obtint une bourse, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par le directeur M. Frousart, aujourd'hui représentant du peuple, qui le fit passer élève-maitre. M. Badin fut dès ce moment fixé sur sa carrière. L'enseignement primaire devint son but absolu et tous ses efforts tendirent à acquérir, dans cette direction, une connaissance complète des méthodes et de la pratique pédagogiques. Les études philosophiques et politiques avaient initié M. Badin aux besoins nouveaux des classes pauvres, et son cœur dévoué lui faisait voir, dans le rôle qu'il adoptait, une véritable fonction sociale.

En 1834, il obtint, au concours, la place d'instituteur primaire à Versailles. Il commença alors à mettre en œuvre les matériaux scientifiques qu'il avait patiemment recueillis. S'engageant avec ardeur dans une voie d'essais et de perfectionnements où il devait, plus tard, user sa vie, il n'attendit pas même les votes municipaux pour réaliser ses projets. Il n'hésita pas à faire disposer les classes sur un plan nouveau et à ses frais. Le zèle éclairé de M. Badin, les excellents résultats qu'il obtenait, lui méritèrent une distinction flatteuse de la part du conseil municipal de Versailles. Il en reçut, trois ans après son installation, une médaille d'honneur.

C'est au milieu de ses méditations qu'il apprit que l'Académie des Sciences morales et politiques avait mis, au concours, un sujet d'une haute importance pour l'avenir de la France. En voici le titre : « Quels perfectionnements pourrait recevoir l'institution des écoles normales primaires considérée dans ses rapports avec l'éducation morale de la jeunesse ? »

Prévenu trop tard, il se mit cependant sur les rangs et composa, à la hâte, un mémoire qu'il n'acheva qu'au moment où expirait le délai fatal. Son travail fut apprécié favorablement, et mérita une mention honorable.

Le prix ne fut pas décerné.

Ce succès lui valut la direction de l'école normale primaire de l'Yonne. On la lui refusa cependant de prime abord, à cause de sa trop grande jeunesse (il n'avait que 23 ans). Mais le célèbre historien M. A. Thierry, qui avait causé quelques fois avec lui et qui l'appréciait à sa valeur, se fit porter chez le ministre, et décida sa nomination. Il annonça cette nouvelle en ces termes à M. Badin : « J'apprends, » Monsieur, que l'arrêté qui vous nomme directeur de l'école normale » de l'Yonne est rédigé, et qu'il n'y manque plus que la signature » du Ministre. Je vous félicite du prompt succès de votre demande, » et je me félicite moi-même d'avoir pu y contribuer.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» Signé : A. THIERRY.

» Paris, 11 juillet 1838. »

M. Badin prit possession de l'école normale au mois d'août 1838. Il était enfin à même de réaliser une grande partie des projets qu'il avait conçu pour l'amélioration de l'instruction primaire. Il avait entre les mains les éléments de ses succès futurs. Dire le zèle qu'il déploya pour la prospérité de cet établissement serait répéter ce que tout le monde sait. La commission de surveillance de l'école, le préfet, le conseil général se plurent, à différentes reprises, à le reconnaître. Le préfet, M. de Bondy, dont le nom est lié à toutes les grandes améliorations qui ont eu lieu dans le département depuis 1833, rendant compte au conseil général de la situation de l'école normale, en 1840, disait : « Dans toutes ses branches de service, l'école normale » est non-seulement en voie de progrès, mais dans un état de pros- » périté actuelle. » Et il citait, à l'appui de ses assertions, l'opinion des inspecteurs généraux qui s'exprimaient en ces termes flatteurs :

« Ce n'est pas à Melun que nous vous comparerons, cette école » normale est dans l'enfance, ce n'est pas à Dijon, car Dijon vous est » inférieur, vous n'êtes comparables qu'à Versailles, et, du reste, » l'école normale d'Auxerre, est hors ligne parmi celles des sept dé- » partements formant la circonscription de l'Académie de Paris. »

Un tel jugement doit faire apprécier la direction que M. Babin avait donnée à ses élèves. Il avait largement compris la fonction que les instituteurs sont appelés à remplir. Aussi, dans ses cours multipliés, tout en appréciant la nécessité des connaissances primaires qu'il faisait donner par des maîtres instruits, il voulait que l'école normale fût une pépinière de praticiens. Il formait les élèves-maîtres à la pédagogie, les initiait aux méthodes d'enseignement, élevait leurs idées et leur cœur aux bonnes et grandes choses. Il voulait que leur intelligence fût nourrie de l'histoire nationale de préférence à l'histoire ancienne, afin qu'ils puisassent, dans ces leçons, des raisons nouvelles d'aimer et de faire aimer la patrie. Il tendait, de toutes ses forces, à faire des instituteurs de bons citoyens et des hommes moraux et religieux.

L'analyse des projets qu'il a exécutés ou seulement proposés pour l'école normale nous mènerait trop loin. Rappelons seulement qu'il fit adopter, en 1840, le maintien de la salle d'asile comme annexe à l'école normale. Il regardait cette institution comme une dépendance nécessaire de l'école. Car, disait-il, les instituteurs des communes rurales n'ont, le plus souvent, que des enfants peu développés; ils restent même la plus grande partie de l'année en présence d'élèves au-dessous de sept ans; ils ont donc à tenir plus souvent et plus longtemps des salles d'asile que de véritables écoles. La pratique qu'ils apprendraient dans l'asile modèle leur serait donc très-utile.

Frappé de la nécessité de retremper les instituteurs en exercice par une sorte de retraite annuelle, M. Babin avait établi, pendant les vacances de la même année, des cours qu'il dirigeait lui-même.

Encouragé par le succès qu'il avait obtenu, il proposa l'année suivante au préfet de donner plus d'importance à ces cours, et de les organiser d'une manière permanente.

Les raisons qu'il faisait valoir dans cette circonstance méritent d'être rapportées :

« La nature même du cours est changé, disait-il. Le but n'est plus seulement de compléter l'instruction élémentaire des instituteurs

» médiocres, mais principalement de soumettre à une direction com-
 » mune, d'associer dans un même esprit, d'amener à une pratique
 » éclairée et uniforme tous les instituteurs du département. Il im-
 » porte de convier à de sérieuses études pédagogiques les maîtres les
 » plus forts, d'éclairer les efforts des plus faibles, de recueillir et de
 » concentrer l'expérience de tous. Sous ce point de vue ces confé-
 » rences ne sont pas moins utiles à l'école normale qu'aux maîtres
 » qui y seront appelés. Mettre ainsi en présence la théorie et la pra-
 » tique, c'est les féconder l'une par l'autre, et fournir aux maîtres
 » l'enseignement le plus profitable et le plus sûr ; c'est ouvrir à l'édu-
 » cation populaire une vaste carrière, trop éclairée pour que nul
 » ne s'égare, assez large pour que tous les efforts y soient profi-
 » tables. »

L'influence de l'école normale se faisait utilement sentir de cette manière, et l'impulsion donnée incessamment aux nouveaux comme aux anciens instituteurs était le gage de la prospérité future de l'instruction primaire.

Le succès couronnait ses efforts. La prospérité de l'école normale était sa plus douce récompense. Et si quelques tracasseries, suscitées par des préventions fâcheuses, ont menacé un instant la position de M. Badin, en 1842, des explications loyales ont bientôt prouvé que les idées d'un homme comme lui, ne pouvaient jamais être pernicieuses à la jeunesse. Toujours au milieu de ses élèves qu'il regardait comme ses enfants ; les accompagnant dans leurs promenades et leurs jeux, il était dans l'école, comme le père respecté et aimé d'une nombreuse famille.

Malheureusement, sa santé ne lui permettait pas de se livrer impunément aux travaux incessants de cette laborieuse direction. Les nombreux cours qu'il professait lui même, et surtout les cours supplémentaires des instituteurs en exercice, avaient peu à peu épuisé ses forces. Sa poitrine attaquée, lui faisait une impérieuse nécessité de quitter momentanément ses travaux. Il vint, en 1846, passer quelques

semaines, en Brie, chez M. Bastide, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, avec qui il était étroitement lié; mais là, son activité habituelle l'empêcha de prendre le repos dont il avait besoin.

Il avait, en 1842, composé sur un plan tout nouveau, une géographie de l'Yonne, dans laquelle sont exposés les éléments de la situation physique, administrative et historique du pays. Cet ouvrage, qui lui valut des encouragements flatteurs, et notamment une lettre du docte président Chardon (1), lui avait donné l'idée d'un plan nouveau de géographie de la France par chaque département. Il s'entendit avec des éditeurs de Paris et entreprit ce vaste ouvrage de 86 volumes, dont son ardeur, doublée par son état maladif, lui faisait voir l'achèvement dans un temps très-rapproché. C'est alors qu'il m'admit à la collaboration de l'œuvre pour la partie historique et archéologique. La part que j'ai prise dans cette publication, ne me permet pas de l'apprécier avec toute l'indépendance qu'aurait pour cela un étranger. Cependant, je puis dire, appuyé sur les approbations que nous avons reçues de gens compétents, dans les différents départements qui ont été explorés, et sur les décisions du conseil du ministère de l'instruction publique, qui a admis plusieurs volumes des géographies dans l'enseignement officiel, je puis dire que le plan et la composition de cet ouvrage, comblaient une lacune véritable dans les moyens d'étudier et de connaître notre pays.

Vingt volumes avaient paru lorsque les événements de février sont venus nous arrêter.

Après avoir donné l'impulsion à cet ouvrage, M. Badin continua,

(1) Cet écrivain lui disait : » J'ai voulu m'assurer que votre Géographie méritait tous les éloges que j'en entendais faire et ne pas vous faire un compliment de politesse. Je puis aujourd'hui vous en faire un de conscience.

» Votre sujet est traité aussi complètement qu'il pouvait l'être. Ce n'est pas seulement une géographie physique, c'est aussi une statistique qui ne laisse rien à désirer à l'économiste le plus exigeant. Vous avez su la rendre aussi agréable qu'instructive. »

peu à peu, à s'affaiblir. Un voyage à Hyères parut le remettre ; mais il n'en retira qu'un soulagement momentané.

Il était revenu à Auxerre et avait repris au moins la direction morale de l'école normale. Il composa alors un dernier projet, proposé au conseil général, dans sa session de septembre 1847. Ce projet, qui parut à cette assemblée trop gigantesque, assurait pour l'avenir tous les services d'une école normale complète. La salle d'asile, l'école primaire, secondaire et supérieure, l'école des aspirants au titre d'élèves-maîtres (1), enfin des cours d'adultes, s'y trouvaient réunis et formaient, comme le dit M. Badin dans son rapport au préfet (2), une sorte d'université populaire où l'enseignement, versé gratuitement et à pleines mains tournerait au profit de l'éducation de toutes les classes qui en ont été si longtemps privées.

Soudain la révolution de février éclate ! Cet événement, qui était pour M. Badin la réalisation de ses espérances de jeunesse, lui redonna comme une lueur de vie. Surexcité par ses émotions, il sembla renaître. Profondément convaincu de la nécessité et même de l'urgence d'une large diffusion de l'instruction primaire, dans la France chrétienne et démocratique du XIX^e siècle, M. Badin avait longtemps médité sur les réformes et l'extension qu'exige l'enseignement primaire pour répondre dignement à son objet, qui est de pourvoir le peuple des notions générales dont tout citoyen a besoin, ainsi que de le préparer aux connaissances spéciales, qui sont nécessaires pour l'exercice d'une profession, de manière à développer son intelligence et plus encore sa moralité. Il avait donc étudié, une à une, toutes les questions relatives à l'enseignement primaire, il avait beaucoup expérimenté et beaucoup écrit sur ce sujet ; ses projets et ses plans

(1) En 1846, sentant le besoin de réunir sous sa main les jeunes gens qui se destinaient à entrer à l'école comme élèves-maîtres, M. Badin avait loué près de l'établissement une maison pour les recevoir. Un sous-maître de l'école les surveillait et ils recevaient les leçons à l'établissement.

(2) Ce rapport sera publié avec les plans à l'appui dans l'Annuaire de 1849.

étaient arrêtés. Le moment semblait venu de les exécuter, mais de cruelles déceptions l'attendaient. Le premier ministre de l'instruction publique du nouveau régime était animé de bonnes intentions peut-être, mais ses moyens ne répondirent guère à la grandeur de la tâche qu'il était appelé à remplir. M. Badin crut devoir lui écrire et lui proposer ses idées. On l'accueillit favorablement comme un homme sur lequel on pouvait compter. Voici la lettre que lui adressa, le 6 avril, M. J. Reynaud, sous-secrétaire d'Etat :

« J'ai lu avec beaucoup de réflexion les notes que vous avez bien voulu m'envoyer.

» Vous êtes un des fondements de l'ordre primaire et vous êtes une des espérances principales de l'ordre nouveau.

» Je compte beaucoup, je vous en préviens, sur votre patriotisme et sur vos lumières. Votre éloignement de Paris m'a empêché de proposer au ministre de vous donner place dans la haute commission, mais votre concours ne nous sera pas moins utile, avec le plan que je compte mettre à exécution spécialement pour la question de l'instruction primaire. Il faut évidemment que l'instruction primaire devienne la grande affaire dans une république qui veut être démocratique. »

Agrérez, etc.

Le président de la haute commission,

Signé : J. REYNAUD.

Les événements politiques firent laisser un peu à l'écart les grands projets sur l'instruction primaire (1), et M. Carnot fut remplacé par

(1) A l'époque des élections pour l'Assemblée nationale, M. Badin, d'après les conseils de ses amis de Paris, se mit sur les rangs. Mais il avait fait une profession de foi peu propre à lui assurer la popularité dans ce moment là. On y lisait :

« Qu'on instruisse des instituteurs dignes et capables de former des chrétiens dévoués et des citoyens honnêtes ; car la France est ainsi profondément chrétienne qu'elle est loyalement honnête.

» L'éducation sociale doit comprendre l'enseignement religieux donné sincèrement, sérieusement, avec le concours des ministres du culte auquel l'enfant ap-

M. Vulabellé. M. Badin crut, cette fois, l'heure arrivée où il pourrait enfin voir l'exécution des plans qu'il mûrissait depuis si longtemps, et où il allait concourir activement à la grande œuvre de la réorganisation de l'enseignement primaire. Ses relations personnelles avec le ministre, lui firent bientôt connaître ce qu'il devait en attendre. Celui-ci, amené au pouvoir par les événements de juin, quittant, malgré lui, ses travaux historiques auxquels il se complaisait, devait trouver lourd le fardeau que lui léguait son prédécesseur. Il n'avait pas eu le temps d'étudier les graves questions qui le pressaient de tous côtés, il hésitait, au milieu de ce monde nouveau pour lui. M. Badin fut douloureusement frappé de l'irrésolution qu'il rencontra : il se voyait échouer au moment de toucher au port ! Après une longue conférence avec le ministre, il perdit tout espoir et revint à Auxerre, emportant dans son cœur un chagrin amer. L'enthousiasme qui le faisait vivre, céda la place au désenchantement, et la maladie qui le minait lentement ayant repris le dessus, l'enleva six semaines après son retour.

Dans cette dernière période de sa vie, entre son retour de Paris et sa mort, M. Badin avait eu la force de publier deux brochures qui se recommandent à tous les amis de l'instruction primaire ; l'une était la critique du projet de loi de M. Carnot, et l'autre, un projet de loi qu'il avait lui-même composé.

Ernest Badin avait les défauts de ses qualités. Plein de grandeur pour la conception des choses, il en négligeait volontiers la minutieuse exécution. Doué d'une imagination vive et mobile, il allait rapidement au fond d'un sujet. Lorsqu'il avait conçu un plan, il n'en était jamais

partient; l'enseignement moral qui a pour objet le développement du caractère et l'acquisition des qualités qui font l'honnête homme; l'enseignement civique qui doit faire connaître les traditions nationales, la grandeur de la patrie, la constitution de la République, les devoirs qu'elle impose et les droits qu'elle consacre. »

M. Badin a obtenu plus de 3,000 suffrages.

content, et voulant toujours faire mieux il le modifiait incessamment, tendant toujours à la perfection. Peu satisfait de cette lenteur qui semble inhérente à la marche des affaires en France, il franchissait par la pensée tous les obstacles, toutes les entraves, et ne voyait bientôt plus de difficultés à l'exécution.

Doté d'un cœur excellent, il était charitable et sensible. Lorsqu'un pauvre étranger, s'annonçant comme instituteur, se présentait à lui, sa bourse était toujours ouverte. Libéral par caractère, il ne pouvait s'astreindre à ces petites questions de sous et deniers qui préoccupent la vie ordinaire, et tous ceux qui l'ont connu savent combien peu il s'inquiétait de ses intérêts.

Au milieu des méditations dans lesquelles il vivait, avec l'opinion qu'il avait de la gravité des fonctions de l'instituteur, avec des intentions aussi bonnes et aussi dévouées que les siennes, M. Badin devait être animé depuis longtemps de véritables sentiments religieux. Aussi, la mort le trouva-t-elle prêt à se jeter dans les bras de la Providence, avec la confiance d'un chrétien.

QUANTIN.